L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 12 MARS 1859.

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE & Co.
ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES
G. F. WEISSE. N. DUFOUR.
E. DUVERGER. S. HARRY.
Rue de Chartres, No 83, entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS.
SAMEDI MATIN, 12 MARS.

Abonnés à la semaine.

Les porteurs de l'ABEILLE sont autorisés à recevoir des abonnements "à la semaine." à raison de 25 CENTS pour les six numéros. On paiera aux porteurs.

Ventes d'encan de ce jour.

Par J. A Beard & Co—A l'Arcade de Banks—Maison dans la rue des Bons Enfans.

Par R Bayless, 26, Vieille Levée—Sardines,—Assiettes No 45, rue des Magasins—Une factore d'argenterie plaquée.

Par Anthony Fernandez, au City Hotel—Terrains à Carrollton.

Par N. Vignie, à la Bourse St Louis—Terrain dans la rue Elmore, 3me District [Vente de succession] Aussi—Un lot de terre à Tunisburg, paroisse d'Orléans, rive droite [vente de succession]. Aussi, un cottage à la Passe Christian. Aussi—Maison dans la rue des Marais—Une negresse de 19 ans; un negrillon de 7 ans.

Par P J Spear, au City Hotel—Propriété dans la rue Ste Adelise, 1er district [vente de succession.]—Aussi, au City Hotel—14 terrains situés à Bouligny—A l'Hotel de Cité, une mulatresse.

Par C E Forstall, à la Bourse St Louis—Une colistière, blanchisseuse et repasseuse avec son enfant. Aussi—autre cuisinière. Aussi vis à vis de la Bourse, chevaux et buggy. Aussi—Un lot de terre dans la rue St Jean Baptiste, 3e district. Aussi une maison située dans la rue Kerlerec.

Par M. Barrett, à la Bourse St Louis—Terrains dans le faubourg Franklin, 3e district. Aussi—une maison dans la rue des Français.

Par E Roger & Co—25, rue de la Vieille Levée—Chaussures. Chapeaux de paille pour hommes et enfants.

Par Tourne & Thomas—Le contenu de l'hotel de Pittsburg, au Coin Nouvelle Levée et Marché Ste Marie.

Par B Turpin, 56 Vieille Levée—Quincaillerie. Aussi, vins rouges, eau-de-vie, sardines, savons, &c.

Par Vincent & Co—A 10 heures, à leur magasin d'encan, No 25, rue de la Pomme—marchandises sèches, chapeaux pour hommes et pour enfans.

Vente d'encan de ce Jour.

Par N. Vigné, à la Bourse St-Louis, pour le compte de la succession R. J. Lilly—Un petit négrillon.

Pour le compte de la succession Mme V. Pesnou—une jeune négresse, cuisinière, blanchisseuse et repasseuse.

Pour le compte de la succession Mme L. Montault—un grand terrain avec edifices rue Elmire 3e dist.

Pour le compte de la succession de Patrick Moran et sa femme—un lot de terre à Tunisburg avec les améliorations qu'y trouvera—Une maison rue des Marais près de la rue Ste Anne.

Une propriété à la Passe-Christian et plusieurs esclaves.

La banque de France.

Nous avons publié, ces jours derniers, comme preuve à l'appui des inquiétudes qui règnent en France, un état de la situation commerciale, laquelle ne se présentait pas sous un jour bien favorable.

Le dernier bilan de la Banque de France, et on sait que c'est là un baromètre excellent à consulter, n'accuse pas, en apparence, dans le mouvement financier de cet établissement de crédit, des alarmes aussi sérieuses qu'on aurait pu le penser, ni une dépréciation aussi grave que celle qui a atteint les valeurs à la Bourse de Paris.

Ce bilan peut se résumer en ces quelques lignes :

Les affaires commerciales, qui avaient repris une certaine activité pendant les derniers mois de 1858, ont dû prendre du nombreux règlements pour les mois de janvier et de février, mais on n'a pas entamé de nouvelles opérations importantes. La portefeuille pourtant s'est encore accru de 18 millions 463,000 fr. à Paris et de 4 millions 402,937 fr. dans les succursales; ce ne sont pas les 43 millions du mois dernier, mais c'est encore une augmentation notable. Il n'en est pas de même pour les autres chapitre du compte-rendu.

L'encaisse est restée à peu près stationnaire [il a diminué en tout de 1 million 620,272 fr.]. Les avances sur effets publics français ont perdu la somme considérable de 17 millions, les avances sur actions et obligations de chemins de fér ont augmenté de 5 millions 612,400 fr. à Paris et de 1 million 733,320 fr. dans les succursales. La circulation des billets de banque a décru de 29 millions 649,700 fr.

Par ces chiffres, l'argent continue à se porter aux comptes-courants de Paris, qui ne cessent de suivre une marche ascendante très marquée; ils ont encore absorbé 50 millions pendant ce mois-ci. C'est, on le voit, une grande augmentation des capitaux offerts.

Cette remarque est un indice de la mauvaise situation. Des que les capitaux aux comptes-courants augmentent, c'est que la confiance dans les affaires se ralentit.

Il n'est pas inutile peut-être que nous mettions sous les yeux de nos lecteurs quelques chiffres qui leur donneront la mesure et l'importance des affaires que fait la Banque de France, notamment depuis quelques années où l'essor industriel a été plus considérable, on ne saurait le contester sans injustice.

Jusqu'en 1856 le capital de la Banque de France était de 91,250,000 francs; à cette époque une loi l'augmenta le 4 octobre, ce qui le porta au chiffre de 182,500,000 francs. C'est à peine, d'autre dire, si ce capital suffit aux besoins commerciaux et industriels du pays, dans les moments où les affaires n'éprouvent pas d'entraves. Le développement considérable de l'industrie notamment a créé une masse énorme de titres sur lesquels la Banque de France est autorisée à faire des avances contre dépôt. On peut même dire qu'à certains moments, ces avances absorbent des sommes qui font défaut pour l'escompte des billets de commerce que l'on est contraint de restreindre. Les établissements de crédit public qui existent à côté de la Banque de France, le comptoir national d'escompte par exemple, en 1857, sont forcés de recourir à l'escompte de la Banque de France, en raison de l'obligation où ils sont de payer en numéraire, faute de circulation qui est un privilége exclusivement réservé à la Banque.

On va voir, en effet, par les chiffres suivants jusqu'où la Banque élève ses escomptes et ses avances; et les chiffres ajoutés aux dernières dates prouveront le développement des affaires en France. On conviendra, alors, comment le commerce et l'industrie ont pu manifester de si sérieuses inquiétudes par de simples bruits d'une guerre que rien d'officiel n'a encore autorisé à considérer comme certaine quoiqu'elle paraisse probable.

Voici un bilan comparé de la Banque à trois époques différentes.

Au mois de mai 1856, la balance de la Banque s'élevait au total de 1,055,173,000 francs; au mois de février 1858 à 1,029,759,000; et en février 1859 à 1,286,783,000. Soit en faveur de cette dernière époque une augmentation de 230,390,000 francs sur la première et de 255,804,000 sur la seconde; le capital de la Banque n'ayant été accru que de 91,250,000 francs, il reste en fait un accroissement de 139,140,000 fr. sur le mois de mai 1856, dans l'ensemble des opérations.

Le tableau suivant donne exactement la progression dans les opérations de la Banque :

En 1846, le chiffre des escomptes s'est élevé à 1,618,900,000 fr; en 1847 : à 1,806,246,000; en 1848 : 1,643,700,000; en 1849 : 1,925,666,000; en 1850 : 1,176,400,000; en 1851 : 1,241,400,000; en 1852 : 1,874,600,000; en 1853 : 2,642,900,000; en 1854 : 2,944,008,000; en 1855 : 3,762,000,000; en 1856 : 4,476,000,000.

Cette progression qu'il est facile de saisir, a sa signification; la situation actuelle des affaires de l'Europe ne peut avoir pour conséquence que de diminuer le chiffre des escomptes et augmenter celui des espèces en caisse. C'est ce qui résulte déjà des derniers renseignements.

THEATRE D'ORLEANS.—Ce soir, la *Reine de Chypre*, grand opéra d'Hélevy, chanté par Mlle Bourgeois, MM. Delagrave, Taste, &c.

Dimanche, représentation au bénéfice de M. DEVELLE. Nous ne saurions que répéter tous les titres qui recommandent M. DEVELLE comme homme et comme artiste. Sa sympathie d'un public qui l'apprécie, depuis longtemps, le connaitre. Ce que nous disions hier au sujet de M. DEVELLE, il nous faudrait le redire aujourd'hui. Le spectacle se composera d'une comédie en 4 actes, le *Lion Amoureux*, qui a obtenu un succès complet au commencement de l'hiver; un immense succès au Théâtre Français; d'une petite pièce en 1 acte, *l'Accent du Diable*, et d'un intermède musical où se feront entendre Mlle Cordier, MM. Delagrave, Beauce et Lucien Bourgeois.

ARMONY HALL.—CONCERT DE MLLE PICCOLOMINI.—Ce soir a lieu à l'ARMONY HALL, le concert de Mlle PICCOLOMINI. Outre la *Serva Padrona*, opéra comique dans lequel chantera Mlle Piccolomini, nous entendrons Mme FORNOT, BERRET, GIOSLI; MM. FLORIDA, TAMANO et MAGIONCOMI. La composition du concert est composée des plus attrayantes. (Consultez l'annonce.)

LES ARTEQUINS AUX TUILERIES.—On écrit de Paris qu'à un grand bal des Tuileries, M. Preston, ministre américain en Espagne, les dames de la famille et les ministres de la Légation ont été présentés à l'Empereur et à l'Impératrice, ainsi qu'une quarantaine d'Arlequins et de dames de ce pays.

Dépêches télégraphiques

TRANSMISES A L'ABEILLE.

AUTRES NOUVELLES PAR *L'ARABIA*.

Havre, 26 février.—Le marché des cotons au Havre a été actif au commencement de la semaine, mais a fermé languissant. Les ventes de la semaine se sont élevées à 9,000 balles. L'Orléans très ordinaire a clos aux cours apportés par l'*Europe*, 101 fr.

Liverpool, 26 février.—Le steamship *North America*, parti pour Portland, a emporté les cours au baisse de 1/8 sur les Uplands, et de 1/16 sur l'Orleans middling; le jour du départ de ce steamship, le 23, le marché avait fermé lourd, mais ferme.

DISCUSSION AU PARLEMENT.—Liverpool, 26 février;—Dans la Chambre des Lords, lord Malmesbury a dit que le gouvernement orléanais avait que les troupes autrichiennes et françaises évacueraient bientôt les Etats Romains.

Dans la Chambre des Communes, lord Palmerston a appelé l'attention sur la situation de l'Europe, dans le but de demander si le gouvernement pouvait déclarer que la paix ne serait pas troublée.

M. Disraeli a répondu en exprimant la conviction que les grandes puissances ne souhaitaient pas de discuter les traités de 1815, laissant pas de discuter les traités de 1815, quoique l'état actuel des affaires en Italie excitant des appréhensions pour la paix européenne. Il a terminé en demandant à la Chambre d'ajourner toute discussion à ce sujet, et de se confier au gouvernement pour le maintien de la paix.

Pendant la discussion sur la marine, Sir Charles Napier a dit que la marine française commandait le canal britannique et la Méditerranée. Sir S. Sakington a nié cette situation. Le nombre supplémentaire d'hommes demandé pour le service naval a été promptement accordé.

Dans la Chambre des Communes, Sir Charles Napier a dit que, pendant une des nuits précédentes, un navire de guerre français avait mouillé devant Spithead et était reparti avant le jour. Il demande si l'amirauté avait connaissance de ce fait, et si cette visite avait pour objet des sondages ou tout autre but.

Sir S. Packington a dit que le fait était connu de l'amirauté, mais que le but n'en était pas certain. Il pense que ce n'est pas là un fait en dehors des habitudes.

Autres nouvelles d'Europe.

ARRIVEE DU NORTH-BRITON.

Mouvement des troupes françaises.

Le Prince Napoléon poussant à la guerre.

Emprunt sarde de 50 millions de francs.

L'Autriche augmentant son armée d'Italie.

TRAITÉ ENTRE LE DUCHÉ DE PARME ET L'AUTRICHE.

Portland, (Me) 11 mars — Le steamship North-Briton, de la ligne de Liverpool et Canada, vient d'entrer en ce port. Il a quitté Liverpool le 23 février; ses avis commerciaux nous sont déjà connus, étant les mêmes que ceux de l'Arabia. Toutefois, les nouvelles qu'il apporte sont d'une nature beaucoup plus importante que les précédentes.

TROUPES RETIRÉES D'ALGERIE.

Liverpool, 23 février—La seconde division de l'armée française en Algérie a reçu l'ordre de s'embarquer immédiatement pour France.

Des ordres ont été expédiés du département de la guerre pour augmenter le cadre de chaque régiment et le porter au nombre de 1500 hommes.

On assure que le prince Napoléon use de son influence pour pousser à la guerre.

SARDAIGNE—Le Sénat du gouvernement sarde a adopté une résolution sanctionnant un emprunt de 50 millions de francs.

AUTRICHE—Le gouvernement autrichien augmente sans cesse son armée en Italie et prend des points de défense et se prépare aux hostilités.

La garnison de Venise et celle de Ferrare ont été considérablement augmentées.

ESPAGNE—De son côté, l'Espagne ne reste pas dans l'inaction : elle fortifie ses garnisons de Mahon, de Ferrol et d'autres points.

AUTRICHE ET PARME—Le gouvernement de Parme a conclu un traité avec l'Autriche, par lequel cette première puissance pourra occuper les fortifications autrichiennes, sur les frontières, dans le cas où la guerre viendrait à éclater.

LEGISLATURE DE LA LOUISIANE.

Baton Rouge, 11—SÉNAT—Aujourd'hui, le bill pourvoyant à l'érection d'une maison de concert à Spring-st, dans la Nouvelle-Orléans, a été référé à la délégation de cette ville.

Un rapport favorable a été présenté sur le mémoire des habitants de Clairbonne.

Un autre rapport favorable au bill accordant aux recorders le droit de recevoir des cautionnements, a été également mis au Sénat.

CHAMBRE—Le Recorder a présenté un mémoire de la Chambre de Commerce à la Nouvelle-Orléans, relativement à la barre à l'embouchure du fleuve—Référé au comité sur le commerce et les prières de faire un rapport sur l'urgence de cette demande.

Le comité sur les terres maréçageuses recommande la vente d'un million d'acres de ces terres.

Le bill organisant un bureau de travaux publics a été adopté; ainsi que le bill sur le salaire du registar des terres.

NOUVELLES DE L'INTERIEUR.

Découverte des Africains débarqués près de Savannah.

Savannah, Georgie, 11 mars—Le *Republican* de ce matin dit que les nègres africains débarqués de la goelette Wanderer, il y a quelques mois, ont été découverts à Jacksonville, comté de Telfair en cet Etat, et arrêtés de suite. Selon d'autres versions, ils auraient été arrêtés près d'Albany, en cet Etat, et transportés à 80 milles plus loin, chez des propriétaires de ces nègres qui souffraient un prétes pour les réclamer.

Charleston, 11—La goelette Central America, de la Nlle Orléans, vient d'arriver.

Marché au coton—New-York, 11 mars—Les ventes de coton de ces trois jours ne sont pas encore arrêtées, mais elles ne dépassent pas 4,000 balles. Le marché a clos ferme aux cours d'hier : middling Uplands 12 1/4 à 12 3/8.

Charleston, 11—Les ventes de coton, aujourd'hui ont été de 3,400 balles. Marché actif.

Savannah, 11—Les ventes de coton, aujourd'hui, ont été de 12,000 balles. Il y a un bonne demande pour les belles qualités.

Augusta, 11—Il y a eu de meilleures dispositions sur le marché au coton et les prix en sont fermes—Ventes de 3000 balles aujourd'hui.

Vicksburg, 11—Passés ici, les steamboats Lewis Whiteman, City of Memphis et Fairchild.

Vicksburg, 11 mars—Le steamer Pringle passe à 9 heures, le Henri Chouteau à 10 heures hier au soir. Le Simonds à 5 heures et le Hallman à 7 heures ce matin.

CHRONIQUE LOCALE.

PREMIERE COUR — J. B. Carrico, déclaré coupable d'assaut et de batterie, a été condamné à trois mois de prison.

Victor de St Romes, assaut à main armée, avec intention de tuer—un an de prison.

Jacques Lacour et Mme Lacour, tout deux poursuivis Joseph C. Dayman et Fredrick Jones, accusés d'escroquerie.

Charles Bill, larcin—un an de prison.

Andrew Finnegan et David Gibbs, larcin—un an de prison.

James Murphy alias A. Y. Masson, déclaré coupable de faux et d'avoir en sa possession des outils pour contrefaire, a été condamné à quatre ans de travaux forcés sur le premier chef et quatre ans sur le second.

Thomas Léon, b. c. l., assaut et batterie—trois mois de prison.

John Dulcuas, larcin—un an de travaux forcés.

James T. Hallett, faux—huit ans de travaux forcés.

LES RECORDER.—Le recorder assistant Murphy a remplacé, hier, le recorder Summers.

John McLaughlin et Cornelius Murphy, paroissiens, ont été acquittés chacun une amende de cinq piastres parce qu'ils n'avaient pas de licences.

Leonard Cook et James Wade qu'un affidavit accuse d'être entrés de force chez Ellen Moclair et d'y avoir fait des perquisitions sans le consentement de la plaignante et sans autorisation légale, subiront un interrogatoire le 18 du courant.

Lieslieve Taylor acquittera une amende de cinq piastres ou recevra dix coups de fouet pour avoir insulté une personne blanche.

Mary Ann Higgins et Margaret Daily, accusées d'avoir enlevé de la poche de Daniel Conroy un portefeuille renfermant six piastres, cet dernier ne voulant le recorder qui a fixé l'instruction au 17 du courant.

—Emanuel Barbara a été condamné, par le recorder Wiltz, à trois mois de maison de travail.

Emile Huillon, pour avoir assailli Charles Grimmer, a dû acquitter une amende de cinq piastres et fournir un cautionnement de $300 pour répondre de sa bonne conduite pendant six mois.

Angela Manuel, f. c. l., se plaint d'avoir été grossièrement insultée par Ellen Barnett, h. c. l.

J. L. Marciacq, de la maison Magnon & Marciacq, accuse A. Jean Blanc, h. c. l., de lui avoir donné un check de trente piastres que le caissier de la Banque de la Louisiane a refusé de payer en disant qu'il n'y avait pas à la Banque d'argent déposé au nom du prévenu.—Cautionnement de $300 en attendant l'interrogatoire.

Rodolph Blanch qu'Henry Sorbet accusait de larcin, est renvoyé de la plainte. Il n'y a pas eu de preuves contre lui.

LES VOLEURS.—Des voleurs se sont introduits dans la nuit de jeudi à vendredi, chez M. S. J. Peters, encoignure Napoleon Avenue et Nayades, et ont emporté une quantité de linge et d'argenterie évaluée à quatre cents piastres.

Une montre en or a été volée chez M. Goldman, No 41, rue du Bassin.

AFFAIRE DE CONTREBANDE.—James Dempsey, accusé d'avoir assassiné Edward Grundy, l'un des employés de la Compagnie du chemin de fer des Opelousas, a été envoyé, par le juge Fortier, d'Alger, devant la Première Cour de District, pour meurtre.

ES LIBERTÉ.—Jeudi, entre minuit et une heure, M. Adams, chef de la police, a été mis en liberté par ordre du recorder Wiltz.

DISPENSAIRES GRATUITS de l'Ecole de Médecine de la Nouvelle Orléans, rue de la Commune, en face de l'Hôpital de Charité.

Samedi, 5 mars, malades traités.....	44
Lundi, " " " "	44
Mercredi, " " " "	84
	172
Traités antérieurement.....	9,917
Total.....	10,089

ENQUÊTE—Le coroner a tous hier une enquête sur le corps de William Watkins, à l'encoignure Tchoupitoulas et Adèle. Verdict : apoplexie causée par l'intempérance.

Watkins est né en Dexas et avait 23 ans.

PARIS AGRANDI.—On écrit de Paris : "Le *Moniteur* a publié un rapport adressé à l'empereur par le ministre de l'intérieur, concernant les nouvelles limites de Paris et le décret y annexé. La ville s'étendra désormais jusqu'à l'enceinte fortifiée; sa superficie, qui était de 3,322 hectares, se trouve portée à 7088, et sa population s'élève de 1,174,346 habitants à 1,525,435. Son périmètre énormément élargi, peuplera donc à l'avenir un développement de dix lieues, ou plus exactement de 99 kilomètres. Le mur d'octroi est reculé aux murs d'enceinte des fortifications, et onze communes cessent d'exister.

"Par suite de cette transformation, Paris comptera 20 arrondissements. Le 13me comprendra Auteuil, Chaillot et Passy, c'est-à-dire le quartier des villas qui se sont élevées aux Champs Elysées. Les Ternes et les Batignolles seront dans le 14me Montmartre et la Chapelle formeront le 15me; La Villette et Belleville, le 16me; Ménilmontant, le 17me; Vaugirard et Grenelle, le 18me; Montrouge, le 19me, et les villages qui s'étendent près de la gare d'Ivry, le 20me."

FEUILLETON.

LES MARIAGES DE PARIS.

TRENTE ET QUARANTE.

LES AVEUGLES.—(Suite.)

Quinze jours se passèrent sans que personne rencontrât M. Bitterlin avec sa femme. Les fenêtres de l'appartement s'ouvraient tous les matins et tous les soirs, mais on n'y voyait que la figure rouge du capitaine. Le bruit courut que la jolie fille de la rue des Vosges était séquestrée dans un cabinet noir, et qu'elle n'en sortirait que les pieds devant.

On devine que la rumeur publique exagérait beaucoup les infortunes d'Emma. Cependant il est vrai de dire qu'elle n'était ni très libre, ni très heureuse. Séparée violemment de sa seule amie, privée de la vue de l'homme qu'elle aimait, elle subissait entre toute sorte une pénitence sévère. Son père ne lui pardonnait pas le rôle ridicule qu'il avait joué. C'est homme gonflé d'orgueil donnait des coups de poing dans sa perruque, en songeant qu'une petite mulâtre et une paysanne bornée avaient pu tromper toutes les précautions de sa défiance. Il enrageait de savoir qu'un homme n'était fait aimer d'une fille si bien gardée, et il en concluait que sa défunte femme, cent fois moins surveillée, avait pu le tromper cent fois. Peut-être aurait il usé d'indulgence si l'enfant avait fait un aveu détaillé de sa faute; mais Emma s'était renfermée dans un silence absolu, lorsqu'elle avait vu de quel prix on payait sa sincérité. Le capitaine jura qu'elle garderait les arrêts sans mettre le nez à la fenêtre, tant qu'elle n'aurait pas confessé toutes ses fautes et nommé son suborneur. Elle jura à son tour avec une multinerie bien convaincue, que l'on aurait avec une multinerie bien prononcée, que tant qu'elle serait prisonnière elle serait muette.

Les deux adversaires se tinrent en présence pendant dix-sept jours, et il n'un il n'autre ne rompit d'une semelle. On ne voudra jamais croire que le vieux Bitterlin ait pu tirer et si carcassante ait pu vivre dix-sept jours et dix-sept nuits sans dire une parole, et cela dans la compagnie d'une fille que son Emma était bien la fille authentique de M. Bitterlin. Elle souffrit, maigrit, pâlit; elle perdit le fond de son embonpoint; elle tousse et douloureuse qui la consumait peu à peu, mais elle ne démordit pas une fois de son obstiné silence.

Le 15 juillet, le capitaine, après avoir enfermé sa fille à double tour, descendit au premier pour payer son terme. C'est un devoir qu'il remplissait tous les trois mois, à moins qu'il ne fût absent, avec une exactitude militaire. Le propriétaire de la maison est un bourgeois dans toute l'étude qu'on a excisé plus de drapeaux tricolores que de pièces de cinq francs en 1848. Cet excellent homme respectait en M. Bitterlin un ancien soldat de l'Italie exigeant des locataires. Lorsque le capitaine venait se plaindre des cheminées qu'elle ne pouvait pas les plafonds, il lui répondait qu'il était impossible de les refaire tout à fait avant votre bon plaisir. Jamicoton! on n'est pas à un homme aussi chatouilleux que vous qu'on refuse une réparation!" Mais cette fois le sourire avait fait place à une grimace plus sérieuse. Le bon homme regarda son locataire avec un air qui voulait dire : "Mon cher, vous êtes bien sévèrement." "Ouais! je vous demander comment se porte mademoiselle?" Le capitaine répondit d'un ton qui n'admettait pas la réplique : "Elle se porte comme il me plait." Et il prit son chapeau sans demander son reste. Mais le propriétaire le suivit du murmurant quelque chose sur les abus du pouvoir paternel; sur les rigueurs exagérées; sur l'opinion publique, le mécontentement qu'elle ne fait, sur l'extinction possible de l'autorité, et les condamnations prononcées tout récemment contre deux martyrs qui avaient séquestré des enfants d'un premier lit. Le capitaine fit la sourde oreille, mais il remonta chez lui tout soucieux.

Le concierge le poursuivit dans l'escalier pour lui donner une lettre anonyme, écrite au nom de tous les habitans du quartier. Le correspondant inconnu l'appelait père Barbe-Bleue, et le sommait de montrer sa fille à la fenêtre, s'il ne l'avait pas égorgée. Il déchira le papier avec rage et se promit de dénoncer dans l'avenir.

Il n'était pas au bout de ses étonnements. A quatre heures du soir, il reçut la visite d'un médecin connu sous le nom de le Bel ami, qui avait guéri Emma de quelques indispositions légères, et soigné Mme Bitterlin dans sa dernière maladie.

"Eh bien, dit le docteur en déposant sa canne dans un coin, il paraît que ma jolie malade a encore le bleuin du mal? J'espère bien que vous vous exagérez la chose.

—Quelle chose? balbutia Bitterlin plus rouge qu'une tomate. On est donc allé vous chercher?

—Est-ce que vous ne m'avez pas envoyé votre servante?

—Moi! non. Ou plutôt, si; mais ce n'est rien. Je vous remercie, docteur.

—Ah! la malade a guéri sans la permission de la Faculté! Ces jeunes personnes n'en font pas d'autres. Et elle est sortie peut-être?

—Oui, c'est à dire non. Si vous voulez la voir, je vous réponds qu'elle n'est pas enfermée. Oh! je ne suis pas homme à lui défendre la rue des honnêtes gens. Par exemple, vous serez un grand physicien si vous lui déliez la langue.

—Voyons ça, capitaine. Mais vous même qu'avez-vous? Je le trouve si changé, mon vieux. Si vous m'en croyez, vous vous ferez saigner un de ces jours. Rien ne presse, certainement; mais c'est un préjugé bien utile quand on a la cravate un peu courte."

Le capitaine étranglait de colère. Il aurait jeté l'innocent docteur à la porte, si les deux avertissements du matin ne l'avaient mis en garde contre lui-même. Il ouvrit la porte d'Emma et dit assez doucement : "Voilà ce le demoiselle; vous êtes témoin qu'elle n'est pas morte."

Le médecin n'était pas plus dans la confidence des victimes que dans la complicité du bourreau. Il venait tout naïvement apporter ses à ins à Emma, parce que la grosse Agathe était allée lui dire qu'on le demandait au plus vite. Mais il ne tarda pas à flairer un de ces drames bourgeois qui se jouent sans apparitions et sans bruit dans cette Paris. Emma lui parut sérieusement malade, mais que le pouls ou la langue accusât une maladie proprement dite. Il remarqua que le père et la fille affectaient de ne jamais se s'adressaient qu'à lui. Une secrète irritation perçait sous chacune de leurs paroles, et leurs yeux brillaient d'un éclat pareil. Les regards de l'enfant exprimaient à la fois la douleur, la révolte et l'invocation de quelque secours étranger. Il comprit que d'une haute idée des devoirs de son état; il pensait que les mecnons ne sont pas seulement sur la terre pour enrichir les pharmaciens. Sans prétendre s'immiscer dans les secrets de la famille Bitterlin, il chercha dans son esprit les éléments d'une ordonnance qui pût améliorer la santé morale du père et de la fille. Emma fut touchée de l'intérêt qu'il lui prit, les éléments d'une ordonnance qui pût améliorer la santé morale du père et de la fille. Emma fut touchée de l'intérêt qu'il lui prit, les éléments d'une ordonnance qui pût améliorer la santé morale du père et de la fille. Emma fut touchée de l'intérêt qu'il lui prit, les éléments d'une ordonnance qui pût améliorer la santé morale du père et de la fille. Emma fut touchée de l'intérêt qu'il lui témoignait, et peut-être lui eut-elle cria à l'aide, s'il n'avait fallu en même temps divulguer le secret de son pleur.

"Y a-t-il longtemps que vous souffrez, mon enfant? demanda le docteur d'un ton paternel.

"Mais, docteur, je vous jure qu'on ne souffre pas, répondit vivement la pauvre fille.

—On vous dit la vérité, docteur; je ne suis pas malade. Un peu triste, voilà tout.

—On a des papillons noirs, ajouta M. Bitterlin.

—On ne me rend pas toujours la vie douce.

—On ne mérite pas des prix de sagesse.

—On me garde à vue à la maison.

—On abusait de la liberté.

—On donne tous les torts à ceux qu'on n'aime pas.

—Lorsqu'on veut se faire aimer, on commence par se bien conduire.

—Il y a des gens bien injustes.

—Il y a des natures bien perverses."

La consultation se soutint à ce ton pendant quelques minutes. Le docteur y mit fin en prenant congé de la petite malade.

"Allons, allons, dit-il, tout cela est nerveux. Comptez sur moi, mademoiselle. Vous, capitaine, vous avez bien fait de m'appeler. Emmenez-moi dans votre chambre; je veux vous dicter une ordonnance qui guérira toute la maison!"

Lorsqu'il fut seul avec M. Bitterlin, il lui dit :

"Votre fille n'a rien.

—Ah! qu'est-ce que je vous disais?

—Minute! Elle n'a rien, mais elle en peut mourir.

—Allons donc!

—C'est comme ça. Pourriez-vous nommer la maladie dont sa mère est morte? Non. Eh bien, ni moi non plus. Les femmes ne sont pas comme les soldats, qu'il faut tuer : elles s'éteignent quelquefois dans nos mains, et nous serions bien embarrassés s'il nous fallait dire pourquoi. Votre fille est délicate comme feu Mme Bitterlin. Sa santé réclame des ménagemens infinis.

—Eh! docteur, je le ménage assez. Il y a plus de quinze jours que nous n'avons mis le pied hors de la maison!

—Tant pis. L'air est un aliment plus nécessaire que tous les autres. La jeunesse en a grand besoin, et de mouvement aussi. Ajoutez une bonne dose de récréation, de plaisir, de gaieté. Les moins croyaient que le rire est nécessaire à la rate. Dans tous les cas, il ne peut faire que du bien. Je ne connais pas mes vrai intentions pour vous parler de certain remède héroïque que plus d'un de mes confrères ordonnerait sans hésiter. Vous me répondrez peut-être que charbonnier est maître chez lui. J'ai pour principe d'intervenir très-prudemment dans les affaires de mes malades. Quand l'enfant dit oui, quand le père dit non, je me tais et je prends mon chapeau : ce ne sont pas là mes affires. Mais les questions de régime et d'hygiène sont du ressort de notre art. Nous devons dire aux parens de famille qu'une ordonnance de dix heures, privée d'air, d'exercice, de société et de gaieté, risque de s'exécuter en bonne santé dans le cimetière, et que le globe de la machine pneumatique.

"Je suppose ce gratuit la nuque avec un cahoteux visible.

"Docteur, reprit-il, vous me connaissez depuis longtemps; vous savez que je ne suis pas un homme de rien. Que feriez-vous à ma place?

—Pardon, dit-il, j'oubliais. Comprenez qu'une fille aussi belle ne se mène pas à la baguette. Ce n'est point d'un jour que dans les secrets de la famille Bitterlin, il chercha dans son esprit les éléments d'une ordonnance qui pût améliorer la santé morale du père et de la fille. Emma fut touchée de l'intérêt qu'il lui témoignait, et peut-être lui eut-elle crié à l'aide, s'il n'avait fallu en même temps divulguer le secret de son pleur.

"Y a-t-il longtemps que vous souffrez, mon enfant? demanda le docteur d'un ton paternel.

"Mais, docteur, je vous jure qu'on ne souffre pas, répondit vivement la petite.

—On vous dit la vérité, docteur; je ne suis pas malade. Un peu triste, voilà tout.

—On a des papillons noirs, ajouta M. Bitterlin.

—On ne me rend pas toujours la vie douce.

—On ne mérite pas des prix de sagesse.

—On me garde à vue à la maison.

—On abusait de la liberté.

—On donne tous les torts à ceux qu'on n'aime pas.

—Lorsqu'on veut se faire aimer, on commence par se bien conduire.

—Il y a des gens bien injustes.

—Il y a des natures bien perverses."

La consultation se soutint à ce ton pendant quelques minutes. Le docteur y mit fin en prenant congé de la petite malade.

"Allons, allons, dit-il, tout cela est nerveux. Comptez sur moi, mademoiselle. Vous, capitaine, vous avez bien fait de m'appeler. Emmenez-moi dans votre chambre; je veux vous dicter une ordonnance qui guérira toute la maison!"

Lorsqu'il fut seul avec M. Bitterlin, il lui dit :

"Votre fille n'a rien.

—Ah! qu'est-ce que je vous disais?

—Minute! Elle n'a rien, mais elle en peut mourir.

—Allons donc!

—C'est comme ça. Pourriez-vous nommer la maladie dont sa mère est morte? Non. Eh bien, ni moi non plus. Les femmes ne sont pas comme les soldats, qu'il faut tuer : elles s'éteignent quelquefois dans nos mains, et nous serions bien embarrassés s'il nous fallait dire pourquoi. Votre fille est délicate comme feu Mme Bitterlin. Sa santé réclame des ménagemens infinis.

—Eh! docteur, je la ménage assez. Il y a plus de quinze jours que nous n'avons mis le pied hors de la maison!

—Tant pis. L'air est un aliment plus nécessaire que tous les autres. La jeunesse en a grand besoin, et de mouvement aussi. Ajoutez une bonne dose de récréation, de plaisir, de gaieté. Les moins croyaient que le rire est nécessaire à la rate. Dans tous les cas, il ne peut faire que du bien. Je ne connais pas mes vrai intentions pour vous parler de certain remède héroïque que plus d'un de mes confrères ordonnerait sans hésiter. Vous me répondrez peut-être que charbonnier est maître chez lui. J'ai pour principe d'intervenir très-prudemment dans les affaires de mes malades. Quand l'enfant dit oui, quand le père dit non, je me tais et je prends mon chapeau : ce ne sont pas là mes affires. Mais les questions de régime et d'hygiène sont du ressort de notre art. Nous devons dire aux parens de famille qu'une ordonnance de dix heures, privée d'air, d'exercice, de société et de gaieté, risque de s'exécuter en bonne santé dans le cimetière, et que le globe de la machine pneumatique.

"Je suppose ce gratuit la nuque avec un cahoteux visible.

"Docteur, reprit-il, vous me connaissez depuis longtemps; vous savez que je ne suis pas un homme de rien. Que feriez-vous à ma place?

—Pardon, dit-il, j'oubliais. Comprenez qu'une fille aussi belle ne se mène pas à la baguette. Ce n'est point d'un jour que dans les secrets de la famille Bitterlin, il chercha dans son esprit les éléments d'une ordonnance qui pût améliorer la santé morale du père et de la fille. Emma fut touchée de l'intérêt qu'il lui témoignait, et peut-être lui eut-elle crié à l'aide, s'il n'avait fallu en même temps divulguer le secret de son pleur.

"Y a-t-il longtemps que vous souffrez, mon enfant? demanda le docteur d'un ton paternel.

"Mais, docteur, je vous jure qu'on ne souffre pas, répondit vivement la petite.

—On vous dit la vérité, docteur; je ne suis pas malade. Un peu triste, voilà tout.

—On a des papillons noirs, ajouta M. Bitterlin.

—On ne me rend pas toujours la vie douce.

—On ne mérite pas des prix de sagesse.

—On me garde à vue à la maison.

—On abusait de la liberté.

—On donne tous les torts à ceux qu'on n'aime pas.

—Lorsqu'on veut se faire aimer, on commence par se bien conduire.

—Il y a des gens bien injustes.

—Il y a des natures bien perverses."

La consultation se soutint à ce ton pendant quelques minutes. Le docteur y mit fin en prenant congé de la petite malade.

"Allons, allons, dit-il, tout cela est nerveux. Comptez sur moi, mademoiselle. Vous, capitaine, vous avez bien fait de m'appeler. Emmenez-moi dans votre chambre; je veux vous dicter une ordonnance qui guérira toute la maison!"

Lorsqu'il fut seul avec M. Bitterlin, il lui dit :

"Votre fille n'a rien.

—Ah! qu'est-ce que je vous disais?

—Minute! Elle n'a rien, mais elle en peut mourir.

—Allons donc!

—C'est comme ça. Pourriez-vous nommer la maladie dont sa mère est morte? Non. Eh bien, ni moi non plus. Les femmes ne sont pas comme les soldats, qu'il faut tuer : elles s'éteignent quelquefois dans nos mains, et nous serions bien embarrassés s'il nous fallait dire pourquoi. Votre fille est délicate comme feu Mme Bitterlin. Sa santé réclame des ménagemens infinis.

—Eh! docteur, je la ménage assez. Il y a plus de quinze jours que nous n'avons mis le pied hors de la maison!

—Tant pis. L'air est un aliment plus nécessaire que tous les autres. La jeunesse en a grand besoin, et de mouvement aussi. Ajoutez une bonne dose de récréation, de plaisir, de gaieté. Les moins croyaient que le rire est nécessaire à la rate. Dans tous les cas, il ne peut faire que du bien. Je ne connais pas mes vrai intentions pour vous parler de certain remède héroïque que plus d'un de mes confrères ordonnerait sans hésiter. Vous me répondrez peut-être que charbonnier est maître chez lui. J'ai pour principe d'intervenir très-prudemment dans les affaires de mes malades. Quand l'enfant dit oui, quand le père dit non, je me tais et je prends mon chapeau :